

# La Grande Crise de l'Architecture

par Michel RAGON

A l'Exposition Universelle d'Osaka, en 1970, la France devait être représentée par un pavillon révolutionnaire formé de quatre coupoles en structure gonflable. Or, les architectes du projet français, Le Couteur et Sloan nous ont informés que le Commissaire Général du pavillon français a décidé de renoncer à leur projet primé par concours et de faire réaliser la même maquette, en structure traditionnelle métallique, par un architecte japonais.

On ne saurait faire meilleur résumé du vertige d'auto-destruction qui a saisi la France dans tous les domaines et de la capacité d'adaptation dynamique du Japon qui, lui, de tous les horizons, tire les marrons du feu.

La réalisation du pavillon initial aurait permis à la France, grâce à un effort technologique sans précédent, de se placer à la pointe des réalisations dans le domaine du gonflable et de donner ainsi, peut-être, le départ à une industrie nationale. Les sphères pour Osaka devaient avoir quatre fois la résistance du radôme de Pleumeur-Bodou, réalisé par les U.S.A. Même la firme américaine Birdair, grande spécialiste en la matière, n'était pas allée aussi loin et s'offrait d'être le façonnier. Et là l'ubuesque commence. Ordre fut donné aux architectes de ne s'adresser qu'à un spécialiste français de la construction en gonflable. Et le Commissariat Général pour Osaka lança une adjudication sur appel d'offres, comme pour un bureau de poste de quartier. Or, il n'existe pas de firme française spécialiste du « gonflable ». Pour ses meubles et sculptures en gonflable, Bernard Quentin, par exemple, doit aller travailler en Italie, avec des matériaux allemands ou américains. La Recherche Scientifique accepta de prendre à sa charge le coût des études et des essais furent faits en soufflerie. Un tissu nouveau fut mis au point. Le projet Le Couteur-Sloan a donc techniquement abouti, et sa réalisation ne représente que le quart du crédit total pour le pavillon, alors que le pavillon français de l'Exposition de Montréal absorba la moitié du budget. Mais une firme japonaise offre de construire moins cher, les mêmes formes, en matériaux métalliques. Et la France qui avait refusé « l'aide américaine » technologique consent à se dessaisir d'un projet français révolutionnaire au profit d'une réalisation japonaise sans aucun intérêt technique.

Le Japon aura ensuite beau jeu de triompher mondialement avec son pavillon international en structures tridimensionnelles confié au plus célèbre de ses architectes : Kenzo Tangé. Les structures spatiales, dont l'invention est en général accordée à un ingénieur français, Robert Le Ricolais qui, faute d'obtenir des commandes en France, a dû émigrer aux Etats-Unis où il est professeur à l'Université de Pennsylvanie, ne sont utilisées que pour couvrir de vastes espaces, sans points d'appuis intermédiaires. C'est ainsi qu'à Paris, Stéphane du Chateau, ingénieur spécialisé dans la construction en tubes multidimensionnels,

a « couvert » la piscine Molitor. En 1958, toujours à Paris, Yona Friedman concevait les plans d'une « Ville spatiale » formée de structures tridimensionnelles « contenantes ». C'est-à-dire qu'au lieu de servir seulement de charpentes, les structures tridimensionnelles étaient utilisées à la fois comme charpentes et comme planchers. Elles constituaient des « cages » dans lesquelles se plaçaient les cellules habitables, les voies de communication, les petits ateliers et bureaux, etc. Depuis dix ans, les projets de Friedman ont été publiés dans le monde entier. Chaque année, il se rend aux Etats-Unis pour professer ses théories à l'Université de Michigan. Mais pas un tronçon de ses dessins et maquettes d'architecture spatiale, pour lesquels il a reçu en 1968 le prix « Recherches et formes de demain », n'a reçu un commencement de réalisation. C'est le Japon qui, le premier, construira une ébauche de « ville spatiale » à l'Exposition Universelle de 1970.

Kenzo Tangé est actuellement l'un des plus importants architectes du monde. Si l'on excepte les survivants octogénaires de la grande épopée de l'architecture moderne au début du siècle (Gropius et Mies van der Rohe) et leurs continuateurs immédiats (Neutra, Nervi, Aalto, Breuer), Kenzo Tangé est certainement avec Niemeyer, l'architecte de Brasilia, et Saarinen (mort prématurément) l'un des phares de l'architecture contemporaine. Sa grande particularité est d'unir une œuvre considérable de bâtisseur à une œuvre non moins considérable de « chercheur ». On pourra penser que ce double aspect, chez un architecte, est naturel. Il est pourtant, actuellement exceptionnel. Ceux qui construisent sont tellement accaparés par le présent qu'ils n'ont guère d'ouverture sur l'avenir. Et ceux qui prospectent l'avenir n'obtiennent aucune commande pour le présent. Or, Kenzo Tangé, qui a réalisé le Centre de la Paix d'Hiroshima, l'Hôtel-de-Ville en acier et verre de Tokyo, la cathédrale de Tokyo et le stade en structures tendues pour les Jeux Olympiques, n'a cessé de produire parallèlement des plans qui comptent parmi les plus prospectifs. De 1957 à 1960, alors qu'en Europe le GEAM (Groupe d'Etudes d'Architecture Mobile, avec Friedman, Maymont, Otto Frei, Schultze-Fielitz, Ruhnau, Emmerich, Soltan, Frieden, etc) repensait l'architecture et l'urbanisme, Tangé et de jeunes architectes qui devaient en 1960 se réunir dans le groupe METABOLISME (Kurokawa, Kikutake, Otaka, Maki, Asada) procédaient au Japon, à une même ré-  
vision. En 1959, alors que Friedman publiait à Paris son Manifeste de l'Architecture Mobile, Kenzo Tangé, donnait au MIT (Massachusetts Institut of Technology) des cours concluant à une même nécessité d'abandon des structures traditionnelles toujours utilisées par l'école post-corbuserienne ou post-bauhaus, au profit de structures légères, transparentes et dynamiques. Kitutaké en 1958 et Tangé en 1960, publiaient des plans de villes flottantes qui faisaient sen-  
sation.

Kenzo Tangé et l'équipe de METABOLISME vont se retrouver grands constructeurs de l'Exposition Universelle d'Osaka. Et Yona Friedman a été invité **par les Japonais** à exposer dans la structure spatiale de ses rêves, mais qu'il n'a pas construite, ses projets qui, eux aussi, auraient pu constituer un pavillon français révolutionnaire.

Que l'architecture de recherche « reste en plans » (c'est le cas de le dire) n'est pas une particularité propre à la France. En Angleterre, le groupe ARCHIGRAM doit, lui aussi, se contenter de publier des dessins. Aux Etats-Unis, Paolo Soleri, grâce aux subventions d'une université de l'Arizona dessine depuis plus de dix ans sa MESA CITY, ville idéale grandiose. A Zurich, Walter Jonas, publie et republie ses plans d'INTRAPOLIS ou « villes entonnoirs ». A Berlin, Otto Frei élabore ses projets de villes climatisées et d'architecture immatérielle. Mais les Russes construisent des villes climatisées en Sibérie, et un projet de ville climatisée en Amazonie est à l'étude qui sera construit par une firme américaine.

Il existe ainsi une curieuse coupure entre l'architecture que l'on voit et celle qui se pense. Coupure qui n'avait jamais été aussi nette. Car Le Corbusier a toujours construit, même si ce fut au prix de luttes épiques. Tandis qu'aujourd'hui la recherche est à un tel point coupée de la réalisation que l'on a pu parler d'architecture de recherche et d'architecture prospective. Termes qui sont en soi des aberrations, même si j'en suis principalement l'auteur, pour la bonne raison que toute architecture construite devrait être prospective. L'architecture n'est pas un bien de consommation fugitif. Or, l'on nous dit qu'il faut bien construire pour le présent. Mais le présent est déjà du passé lorsque la construction est achevée. La grande crise de l'architecture contemporaine vient de ce que l'on construit actuellement souvent pour le passé, presque toujours pour le présent, et jamais pour l'avenir. L'architecture est pourtant le seul art qui doit, par sa fonction même, être projeté dans le futur.

La grande crise de l'architecture contemporaine vient aussi de ce qu'il existe un hiatus entre deux générations. Hiatus que Tangé a su combler au Japon, mais qui partout ailleurs, que ce soit aux Etats-Unis ou en Europe, prend des dimensions catastrophiques. Entre les grands créateurs et réalisateurs de l'architecture moderne, morts ou octogénaires, et l'architecture parallèle mondialement à l'état de dessins, il y a un fossé rempli de disciples du Bauhaus ou de Le Corbusier, disciples d'ailleurs insatisfaits, génération sacrifiée, génération épuisée. Mais génération qui tient tous les leviers de commandes, génération qui réalise. La terre entière se couvre actuellement d'une architecture misérable alors que dorment dans des dossiers les plans d'une architecture de l'avenir qui risque de devenir architecture maudite.

Le fait que la plupart des « chercheurs », las d'attendre des promoteurs, se tournent vers l'enseignement, ne me satisfait guère. L'enseignement risque de devenir la voie de garage de la recherche. Et la recherche se satisfait d'être théorie. Dans la perspective d'une réforme de l'enseignement, on voit la plupart des architectes prospectifs s'engouffrer actuellement dans les couloirs des écoles. A l'Ecole Spéciale d'Architecture, où Jean Duvignaud fait chaque samedi matin un séminaire sur le thème de la ville nouvelle, Yona Friedman a été appelé par les étudiants pour donner ses cours de l'Université de Michigan. A l'Ecole des Beaux-Arts, Paul Maymont, Nicolas Schoffer, du Château, etc. tentent de monter une nouvelle école d'architecture baptisée SET (Sciences Exactes et Techniques), avec l'accord de 320 étudiants inscrits.

Pourtant, ne nous dit-on pas tranquillement en France que dans un proche avenir un million de paysans devront quitter leurs fermes ? Où les mettra-t-on ? Dans quelles réserves ? Les sociétés dites développées ont constitué des « réserves à vieillards ». Va-t-on instituer des réserves à paysans sans terre ? Car un million de paysans c'est la population d'un Etat comme le Luxembourg multipliée par trois. C'est trois grandes villes comme Lyon, Bordeaux et Nantes, mises bout à bout. Que construira-t-on pour ces déracinés ? Et où ? Et comment ? Et quand ?

Alors que l'esprit scientifique insuffle une nouvelle vie à tant de disciples, l'architecture et l'urbanisme demeurent des « arts » empiriques. « Ni bidonvilles, ni villes bidons », disait un slogan de mai. Formule qui résume tout le problème. Les paysans sans terre, comme les ouvriers et les employés chassés du centre des villes, n'ont aujourd'hui que le choix entre le bidonville et la ville bidon.

Car ce que l'on appelle pudiquement le « grand ensemble », n'osant pas appeler ville, ni encore moins village ou bourg, ce qui n'est qu'un dortoir, est évidemment plus hygiénique, plus confortable, qu'un bidonville tout en n'étant qu'une ville bidon.

Ne nous y trompons pas. Les habitants des Grands Ensembles ne sont pas des malheureux que l'horreur de leur condition poussera à descendre dans la rue pour agresser la maréchaussée. Un sondage très sérieux a révélé que 80 % des habitants de Sarcelles se déclaraient satisfaits de leur sort, ne critiquant que certaines défaillances de confort. Et les enfants des écoles de Sarcelles, interrogés par les institutrices, se sont tous montrés enthousiastes du chauffage central, des larges fenêtres et des salles de bains. Pour qui connaît la corvée journalière des poêles à charbon, l'eau glacée sur l'évier, voire sur le palier lorsque ce n'est pas dans la cour, les W-C aux cinq cents diables, etc. c'est-à-dire la « merveilleuse vie d'autrefois » que nous chantent les passésistes, nous les comprenons parfaitement. Seulement lorsque l'on demanda aux élèves des écoles maternelles de dessiner la maison de leurs rêves, ils représentèrent tous une « résidence secondaire » parmi les arbres et au bord de l'eau.

Que l'enfant (et l'adulte) ressente le besoin impérieux d'une résidence secondaire qui peut n'être seulement, lorsque la bourse est petite, qu'une cabane en planches ; qu'au moindre jour de congé, toute la population des grands ensembles, ou presque, abandonne hâtivement ses salles de bains et ses baies vitrées pour fuir ailleurs, voilà qui condamne, malgré les résultats favorables des sondages d'opinion, les villes bidons.

Mais existe-t-il aujourd'hui d'autres villes que des villes bidons ? Car les villes anciennes, elles-mêmes, sans offrir le même confort que les grands ensembles, ont tendance à devenir elles aussi des dortoirs. Les grandes migrations des week-ends n'affectent pas que la banlieue. Toutes les villes anciennes sont mortes le dimanche alors que le dimanche devrait être, était jadis, l'occasion de mettre la ville en fête. Mais la fête a déserté la ville qui a tué son centre en y installant des bureaux au lieu d'y organiser des jeux. Comme on le sait, les Grands Ensembles ne sont point villes parce qu'ils ne disposent pas, à part un centre commercial qui donne une illusion de fête, de centre polarisateur. Mais les villes anciennes ont perdu elles aussi et en même temps, leur vertu attractive ludique. Elles sont devenues presque uniquement villes du travail. Ainsi les activités humaines se séparent radicalement et dangereusement. A la ville de travail s'ajoute la ville dortoir et nous construisons actuellement des villes loisirs sur le littoral du Languedoc, ce qui n'est pas nouveau puisque Deauville, Cannes et La Baule, Megève et La Bourboule, sont depuis longtemps des villes loisirs.

Cette ségrégation des occupations se complique des zones industrielles (camps de concentration du travail particulièrement sinistres), de campus universitaires (camps de concentration des études ; et l'on sait le résultat d'avoir implanté Nanterre dans une zone sans joie ; ce qui n'a pas empêché d'installer l'Université de Vincennes à proximité d'un champ de tir et de casernes, à moins que ce rapprochement soit intentionnel !) ; de cités ouvrières destinées parfois aux travailleurs d'une même usine, comme le Grand Ensemble de Poissy pour les ouvriers de Simca, de « résidences » (là, on change de nom, tout en donnant la même sauce) pour cadres ; et de dortoirs de luxe dits cités-jardins.

Si bien que nous pouvons conclure que cet urbanisme dont on nous rebat les oreilles, cet urbanisme panacée à la maladie des villes, n'est qu'un tranquillisant. Faute de pouvoir guérir le malade, on l'endort. Et Pierre Joly, professeur d'histoire de l'architecture à l'École des Beaux-Arts, a pu placarder dans les couloirs lépreux de ladite école dont la seule survivance est une insulte à l'art et à l'architecture : « L'urbanisme contre la ville ».

L'urbanisme est en effet une intention louable. Mais on ne vit pas de bonnes intentions. L'urbanisme, c'est comme le serpent de mer, dont on parle toujours et que l'on ne voit jamais.

Même Brasilia, merveilleux « monument » à la gloire du béton armé, chef-d'œuvre de l'architecture néo-corbusienne est urbanistiquement raté puisque la seule joie de vivre qui s'exprime à Brasilia se cantonne dans les bidonvilles à l'entour. Désolante constatation, mais dont il faut bien tâcher de tirer profit.

J'ai souvent dit aux élèves architectes qu'ils avaient plus à apprendre dans les bidonvilles que dans les Grands Ensembles. Je m'explique. Alors que le Grand Ensemble peut être comparé à une gare de triage désaffectée, le bidonville éclate de vie, d'une vie organique, anarchique. C'est la population elle-même qui a secrété son habitat, comme l'escargot sa coquille. Et l'organisation du bidonville s'est faite comme une germination, une croissance naturelle.

Mais les architectes ont une telle peur de « l'architecture organique » qu'ils ont réussi à débaptiser l'admirable exposition américaine intitulée : ARCHITECTURES SANS ARCHITECTE qui s'est tenue au Musée des Arts Décoratifs en février 1969, pour l'appeler plus bénévolement : ARCHITECTURES MECONNUES, ARCHITECTES INCONNUS. Les maçons de village, les nègres charpentiers eussent été bien étonnés de se voir attribuer le titre d'architecte. Et l'Ordre des Architectes, si jaloux de conserver ce sigle aux seuls diplômés d'Etat, se montre tout à coup bien généreux. Il est vrai que « le Grand Architecte de l'Univers », qui a façonné dans d'architectures dites naturelles : grottes, cirques, etc. est lui-même autodidacte !

Il existe néanmoins un urbanisme très vivace qui est l'urbanisme électoral. Par exemple, toutes les déclarations indignées des conseillers municipaux et députés de gauche à propos du transfert éventuel de la population pauvre des Halles vers quelque banlieue, sont l'expression de la crainte de voir l'électorat de gauche disparaître du secteur. De même, certains maires de communes rurales traditionnellement droitières ont vu avec effroi et indignation se construire sur leur circonscription des HLM qui bien que pâlement polychromes, ont tendance à être vus rouges. L'urbanisme électoral cherche avant tout à ce que les implantations de populations soient immuables, afin que les bulletins de vote le soient aussi. Et c'est pourquoi nous aurons sans doute des HLM aux Halles, alors qu'il serait plus utile d'y trouver une grande bibliothèque publique, un théâtre et tout un centre de loisir. Ce qui manque au cœur des villes, ce ne sont pas des logements, mais des espaces, espaces qui ne doivent pas être forcément verts, mais des espaces animés, propres à la rencontre, à la fête.

On est scandalisé lorsque l'on apprend qu'il existe en Orient, et particulièrement en Inde, des mouiroirs pour les vieillards. Or, nous avons institué en Europe le système des mouiroirs à vieillards et personne n'y a trouvé à redire. Bien au contraire, chacun s'en montre satisfait. Ces mouiroirs à vieillards, ce sont bien sûr les asiles, hypocritement rebaptisés maisons de retraites. Dans mon enfance, je me souviens très bien que les vieillards avaient une peur effroyable d'être envoyés à l'asile. C'était la pire des condamnations, la déportation vers la mort. Quiconque envoyait ses parents à l'asile était maudit. Aujourd'hui, grâce au changement de vocabulaire, chacun peut envoyer ses père et mère en maison de retraite sans que nul n'y trouve à redire. L'exiguïté des logements dans les villes ne permet certes pas aux familles d'héberger les vieillards, mais au lieu d'être déportés dans des mouiroirs, les vieillards pourraient continuer à vivre la vie de la cité et même s'y rendre utiles. Ce ne sont pas les vieillards qui ont besoin du calme de la campagne, mais les adultes fatigués. Les vieillards eux, aiment l'animation, les jeux des enfants, la circulation des voitures. Depuis que les bureaux de poste sont débarrassés à Paris de leur crasse, et sont devenus des endroits agréables, ne sont-ils pas envahis par les vieillards qui accaparent les fauteuils destinés aux usagers et passent

leurs journées à regarder passer la vie. Les bureaux de poste remplissent ainsi involontairement et empiriquement une fonction qui n'a pas trouvé sa place ailleurs. Dans certains Grands Ensembles on a néanmoins prévu des rez-de-chaussée affectés aux vieillards, qui peuvent ainsi, tout en étant séparés des adultes, les retrouver et vivre la vie communautaire. Les mouirois à vieillards sont le résultat de cette ségrégation généralisée des activités, des professions et des âges, que nous dénonçons plus haut et qui est pour l'instant le principal résultat de l'urbanisme.

Une récente étude du Comité de l'habitation, de la construction et de la planification des Nations Unies, observait que malgré les efforts gigantesques entrepris dans tous les pays développés pour pallier la crise du logement, aucun pays européen n'avait atteint un niveau dans le domaine du logement que l'on puisse considérer comme satisfaisant. Et parmi ces pays, la France demeure le pays où la situation du logement est la plus mauvaise, battue néanmoins dans ce domaine par l'Italie. La pénurie de logements est en effet presque le double de celle qui sévit en France, chez les descendants de ces Romains passionnés d'architecture et d'urbanisme. Par contre, en 1973, l'Italie disposera de 5.200 kilomètres d'autoroutes, contre 2.350 kilomètres en France. L'autoroute est devenue ce qu'était le chemin de fer au XIX<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire le tracé des pionniers industriels. L'autoroute essaime sur son parcours les Grands Ensembles, les zones industrielles. L'Italie a pris le parti de construire d'abord l'infrastructure de villes linéaires qui pousseront ensuite. En France, le procédé est inverse. On construit d'abord les logements dans des champs de betteraves, en dehors de toute voie d'accès à la ville du travail, en espérant que l'autoroute suivra. Ou le métro. Comme l'autoroute ne suit pas, on vient d'envisager de faire financer les autoroutes par des groupes privés qui se rattraperont sur les péages. L'autoroute, c'est en Europe la tarte à la crème de l'Aménagement du Territoire (Aménagement du Territoire et Urbanisme, deux étiquettes sur des bureaux de fonctionnaires). Aux USA, les autoroutes commencent à atteindre le seuil de la saturation. Il faudra bien, alors que la plupart des villes américaines ont été détruites pour que circulent et se parquent les voitures, inventer autre chose. Ou bien l'auto finira par régner sur les cadavres des villes.

L'un des malaises de l'urbanisme actuel, et nous comprenons dans celui-ci le plus prospectif, c'est qu'il n'imagine pas de villes sans voitures. Toutes les villes sont repensées en fonction de la voiture. Ne faudrait-il pas inverser le problème et repenser la voiture en fonction de la ville ?

Du Skyway de Robert Le Ricolais à l'Urba de Maurice Barthalon, les propositions de métros ou minibus suspendus ne manquent pas. Et depuis longtemps déjà l'aéroport de Tokyo est relié au centre de la capitale par un métro suspendu extrêmement pratique. Des « sièges volants » individuels ont aussi été mis au point par l'armée américaine. Rien n'indique donc que l'avenir est à la voiture et pourtant tous les plans d'urbanisme se dessinent en fonction de la voiture.

A un urbanisme clandestin, répond une architecture fantôme. La dernière trouvaille de nos édiles est en effet de « concilier le moderne et l'ancien », en obligeant les architectes modernes à camoufler leur béton et leur acier derrière des façades « originales ». C'est ainsi que les auteurs du Théâtre de la Ville (Perrotet et Fabre) ont dû conserver la vieille façade du Théâtre Sarah Bernhardt, que Biro et Fernier construisirent rue de la Chaise un ensemble immobilier qui sera moderne à l'intérieur, ancien à l'extérieur. C'est ainsi également que le projet pour les Halles qui a le plus retenu l'attention des édiles est celui de Pierre Faucheux parce qu'il est souterrain. Le fin du fin serait donc de faire du moderne, mais à condition que ça ne se voit pas. Le Grand Trianon restauré, où une super machinerie souterraine ultra-moderne, mais invisible, permet de faire vivre les invités dans un décor Louis XV paraît avoir tout particulièrement séduits nos Grands Administrateurs.

Il est vrai qu'à l'académisme de l'imitation du passé s'est substitué aussi un académisme moderniste qui ne vaut guère mieux. Imiter le « style 1925 », ce n'est pas être plus prospectif que d'imiter le style Louis XV. Faire du Corbu est devenu ce qu'était jadis faire du Vignole. On applique des recettes au petit bonheur. Pilotis, béton brut de décoffrage, grandes baies vitrées, sont devenus des nouveaux poncifs. Et finalement l'architecture a peu changé. Elle est toujours aussi massive, toujours aussi « boîte ». Ce n'est pas parce que l'on décapite un toit pour faire une terrasse que la maison s'en trouve métamorphosée. Elle aligne toujours à l'intérieur sa même monotonie de pièces identiques, prêtes à tout usage.

Il y a six ou sept ans, faisant un cours à la classe d'architecture de l'Ecole des Beaux-Arts d'Alger, et projetant des diapositives de plans particulièrement prospectifs, je fus surpris d'entendre les élèves me dire : « Tout cela est très intéressant, dommage que les formes architecturales soient aussi conventionnelles ». Ils avaient raison. La plupart des projets prospectifs sont semblables à ces merveilleuses visions du monde de l'avenir de Robida, avec leurs machines volantes, mais qui étaient peuplées d'hommes et de femmes vêtus à la mode du Second Empire. N'y échappent guère que ceux, Chanéac ou Haussermann qui dessinent des coques, c'est-à-dire une architecture aussi industrialisée que l'est actuellement l'automobile. Ces coques diffèrent par leurs formes suivant leur fonction. Une cuisine est aujourd'hui la seule pièce fonctionnelle moderne dans des appartements qui pour le reste sont des appartements du XVIII<sup>e</sup> siècle. Dans l'avenir, on vendra, au sens exact du mot, une chambre à coucher. C'est-à-dire non pas des meubles à installer dans une pièce qui fait office de chambre, mais une coque conçue pour être chambre à coucher, entièrement équipée. La même chose pour la salle à manger, etc. Les pièces trouveront la forme adéquate à leur fonction.

On ne peut jeter la pierre (ou le bloc de béton) à des architectes qui se vouent à la recherche parce qu'ils ne trouvent pas d'emblée les formes de l'architecture future. Pour la bonne raison que des formes nouvelles, industrialisées, ne pourront naître qu'à partir du moment où les machines appropriées fonctionneront pour produire ces formes. La forme de l'avion, ou celle de l'auto, ne s'est pas trouvée spontanément. L'auto, on le sait, a d'abord ressemblé à la forme du véhicule qui la précédait, c'est-à-dire la voiture hippomobile. Et l'avion a ressemblé au cerf-volant. L'architecture dite moderne en est aujourd'hui au fiacre et au cerf-volant. Ce qui représente néanmoins un progrès sur le cheval monté et le boomerang.

Dans cette perspective, les formes de l'architecture prospective ne sont que des hypothèses. C'est pourquoi, après avoir dessiné des formes, Nicolas Schoffer se refuse à continuer dans cette voie, préférant étudier des programmes. Il est certain en effet que l'architecture de l'avenir sera programmée et que des ordinateurs rempliront le rôle actuel des projeteurs qui emplissent les cabinets d'architectes. Ce qui rend d'ailleurs assez vain les timides réformes de l'enseignement de l'architecture. C'est pourquoi aussi Yona Friedman se soucie plus de mettre au point une axiomatique que de dessiner des formes. Les seules formes qu'il dessine sont ses structures contenant, structures fixes permettant d'inclure des cellules mobiles. Et pour le Pavillon International de l'Exposition Universelle d'Osaka, il met au point une machine qui débitera de l'architecture programmée, les visiteurs pouvant créer eux-mêmes de l'architecture à volonté. Dans la voie parallèle de la peinture, Vasarely étudie actuellement avec IBM Californie, une machine qui permettra de recréer toutes ses propres œuvres, mais aussi d'en proposer d'innombrables, inconnues et œuvres de la machine elle-même.

Quoi que l'on fasse pour l'empêcher, pour l'entraver, la révolution architecturale s'accomplira. Si les hommes ne sont pas capables de l'assumer, les machines s'en chargeront.

M. R.